

Paysages narratifs

Je remercie chaleureusement Michel Volmer,
mon directeur de mémoire ainsi que toute
l'équipe du DSAA In situ Lab.

Je remercie également tous les habitants de
Natzwiller auxquels j'ai pu parler pendant
mon enquête pour leurs témoignages.

Séduite par ce terrain d'expérimentation qu'a été pour nous le village de Natzwiller, j'ai désiré commencer mon travail de recherche à partir de ce lieu particulier. Intuitivement, j'ai réfléchi sur la possible construction d'un langage municipal vernaculaire, une langue visuelle et typographique que chacun (personnes individuelles, service public, artisans, associations...) pourrait s'approprier. Je ne la voulais pas excluante mais incluyente car le système créé pourrait s'adapter au contexte sans pour autant créer de rupture. Elle servirait de base à un projet esthétique commun, pour un « sentir ensemble » fédérateur et citoyen. Cependant, devant l'acte de sincérité que constitue l'écriture d'un mémoire, je me suis interrogée sur mes motivations profondes.

Depuis l'enfance, je suis intéressée par les histoires de toutes sortes. Les histoires possèdent cet immense pouvoir de donner forme à ce qui existe dans le monde réel. Le narrateur, avec son récit peut structurer ou déformer notre vision des choses grâce à l'instrument complexe qu'est le langage. Le design est une manière de raconter une histoire : il y est question d'acteurs, de scénario, de résolution de problèmes. Dans ce premier désir de création d'un langage vernaculaire, se trouvait cette envie de réfléchir de manière sensible sur le territoire et les histoires qui pouvaient s'y dérouler, petites ou grandes, le paysage autour de nous se construit avec le temps, et les modifications que ce dernier lui apporte, qu'elles soient d'ordre naturel ou du fait de l'Homme.

Ce travail de recherche voudra en premier lieu tisser des liens entre narration et territoire. Notre vision du territoire est orientée par les histoires que nous lui faisons raconter et par les représentations que l'on y projette. Le territoire est une matière première pour le travail de l'artiste, de l'architecte, du paysagiste ou encore du communicant. Nous comprendrons dans cette partie qu'à partir de matériaux commun, diverses et complémentaires peuvent être les approches du territoire.

Il s'agira ensuite de comprendre le terrain, d'en apprécier les dynamiques et les spécificités. Natzwiller est un village rural, avec un passé industriel marquant. Aujourd'hui, la proximité avec la forêt et son air de montagne font que la qualité de vie est appréciée de ses habitants. La promenade y est une activité considérée comme un loisir permettant de s'échapper du quotidien. Nous verrons si la marche et la contemplation du paysage ne peut être pas perçue comme une expérience d'ordre politique, comme un moment de vivre-ensemble à travers la contemplation d'un paysage commun.

La dernière partie voudra comprendre plus spécifiquement comment on se promène à Natzwiller. Grâce à la marche, nous pouvons tracer des chemins différents, découvrir de nouveaux points de vue sur notre lieu de résidence. C'est un moyen simple pour s'interroger sur nos représentations, sur ce qui fait notre paysage quotidien. J'ai découvert pendant ma recherche que la série photographique peut être le moyen nous permettant de comprendre le langage du paysage et de le transmettre.

La voix du territoire

Quand le marketing vend la ville
p. 14

Territoires plastiques
p. 18

Faire parler le paysage
p. 20

La reconstitution
photographique
p. 60

Se promener à Natzwiller
p. 52

La balade du dimanche
p. 56

Outils le projet

Un G.R. pour Bataville
p. 39

Explorons Natzwiller
p. 32

Paysage à contempler ou
paysage à vivre ?
p. 42

Le territoire, un enjeu politique

Quand le marketing vend la ville p. 14

Quand le marketing s'empare de la voix de la ville, il essaye d'en verrouiller le langage dans un souci de cohérence et de lisibilité. On pourrait objecter cependant qu'il construit le territoire pour celui qui ne le vit pas. Alors comment les techniques du marketing dédiées au monde de l'entreprise s'appliquent-elles aujourd'hui à des territoires ?

Territoires plastiques p. 18

Dans quelle mesure la ville s'exprime-t-elle ? Le territoire et son aménagement sont plastique, sensible, la manière dont on les représente en dit long sur les intentions mises en œuvre. Le *Welthauptstadt Germania* est une photographie en noir et blanc d'une maquette en carton, tout en nuance de gris. Elle est froide et très orthogonale. Elle est une représentation réaliste d'un futur envisagé. *Entre les dalles* est une représentation d'un quartier, selon un parcours effectué par l'artiste puis retranscrit, différentes couches se mélangent, différentes perspectives cohabitent. Ces deux images nous présentent des « territoires plastiques » différents.

Faire parler le paysage p. 20

Les artistes, en sortant de leurs ateliers, s'emparent du territoire comme matière première sensible. Ils s'en servent comme moyen pour transmettre les messages, pour construire une narration. Nous allons voir que le paysage peut être le moyen d'entrer en relation avec un destinataire mystérieux, de lui transmettre un message. Parfois l'artiste se fait plus revendicateur en révélant un lieu oublié, La relation entretenue entre l'artiste et le territoire peut être l'occasion de nous demander quel regard nous posons et quelle relation nous entretenons avec l'espace.

La voix du territoire

Quand le marketing vend la ville

Du marketing au branding

On peut dire que le marketing territorial s'inspire des techniques de marketing classiques (positionnement, *city branding*) pour penser le territoire en terme d'avantages compétitifs (qualité de vie, savoir-faire, valeurs...). Jouant essentiellement sur le registre de la séduction, il entend mettre en avant ses atouts pour attirer entreprises, touristes, nouveaux habitants, qui viendront alimenter l'économie locale. [1]

C'est aux États-Unis, au milieu du XIXe siècle que va naître le marketing territorial : on cherche alors à attirer des populations urbaines vers de terres ... agricoles dans une logique de peuplement dans un pays en construction. En Europe, à partir de 1875, des stations balnéaires, des stations thermales, mais aussi des sites de pèlerinage (Lourdes, Saint-Jacques de Compostelle ...) mettent en place des campagnes de promotion. Des campagnes de publicité sont lancées, des guides touristiques édités et des événements sont organisés profitant à différents acteurs comme les compagnies de chemins de fer, les hôteliers ou encore les propriétaires de casino. Pendant les années 2000, les collectivités s'intéressent véritablement au marketing, en raison de deux phénomènes simultanés : la métropolisation et la compétition croissante entre les villes ; le développement de la notion de marque, en marketing. Une marque est un « signe matériel de nature

diverse facilement reconnaissable, appliqué généralement à/sur une chose pour en indiquer de façon conventionnelle certaines caractéristiques et permettre de distinguer cette chose d'une autre (ou parmi d'autres) semblable(s) ou analogue(s). » [2] Lancée en 1977 et censée durer trois mois, la campagne I ♥ NY est la première expérience de promotion d'une ville. Elle visait, à l'époque, à redorer l'image de New-York auprès des touristes étrangers.

En 2004, Amsterdam est la première grande métropole à se lancer, avec *I Am Amsterdam*, avant d'être rejointe, en quelques années, par la plupart des capitales : *Be Berlin*, *Be Brussels*, *Madrid About You*, *Lond-On*, *cOPENhagen* (*Open for you*), *People Make Glasgow ...* ». On appelle ce phénomène le *branding* territorial. Le territoire est une marque qui se vend, se revendique et se protège même, au même titre que n'importe quel objet. La relation usagers-institution se transforme alors. Quel dialogue naît de cette transformation ?

Conséquences de la ville-entreprise

Dans l'espace mondialisé, avec l'importance croissante du phénomène de métropolisation, l'enjeu pour les villes consiste à attirer les hommes et les capitaux en entrant en concurrence les unes avec les autres : les villes intègrent une logique qui les appellent à rivaliser en attractivité afin de séduire leur « clients ». C'était l'objectif de la campagne lancée en mai 2009 pour la marque *Only Lyon* avec comme slogan « Be you, be here ». Le but était la promotion du territoire lyonnais à l'échelle nationale et internationale (Europe, Dubaï, Asie). Il s'agit d'une marque « ombrelle » c'est-à-dire qu'il s'agit d'une marque unique rassemblant une pluralité de produits ou services. *Only Lyon* fonctionne comme une entreprise avec un conseil d'administration réunissant tous les trois mois ses treize partenaires publics ou privés (l'agence de développement Aderly, Aéroports de Lyon, la CCI, la CGPME, la Chambre des métiers, le Centre des congrès, le département du Rhône, Eurexpo, le Grand Lyon, l'Office du tourisme, le Medef, l'université de Lyon et Lyon).

Cette concurrence que se font les villes se traduit par une surenchère de signes voulant se distinguer les uns des autres : de son voisin le plus proche ou de ses équivalents. Mais les identités sont souvent interchangeable. En ne retenant qu'une partie de l'identité d'une ville, en la réduisant à un seul caractère, on assèche la ville. Paris-romantique, Barcelone-caliente, New-York cosmopolite ou peut-être Shangai-dynamique ? Mais Paris est cosmopolite, New-York est dynamique ...

L'enjeu pour les villes consiste à attirer les hommes et les capitaux, en entrant en concurrence les unes avec les autres.

[1] op. Cit. [en ligne] <<http://www.mille-naire3.com/tag/marketing-territorial>>, date de consultation 17 Mars 2016

[2] Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales

Signes et représentation de la ville

L'image de la ville est alors détachée de la réalité vécue par les citoyens. L'usage de ces signes dépasse les seules questions de l'information du citoyen ou de l'identification de la chose publique. Il ne s'agit pas tant de permettre la bonne lecture du territoire et des actions que l'institution publique mettrait en place, mais bien de « transformer la perception de la réalité en fabriquant une identité artificielle, dont le dessein serait de se substituer au réel » [3] Le sociologue François Cusset met en cause la surenchère publicitaire que les villes mettent en place : « Une surenchère inédite dans l'auto-promotion publicitaire, qui a fait de la France, en quelques années, une grande foire aux atouts et aux forces de chaque localité. »

Or la question politique ne peut se résumer à cela, « le problème du politique, c'est de savoir comment être ensemble, vivre ensemble, se supporter comme ensemble à travers et depuis nos singularités (bien plus profondément encore que nos différences) et par-delà nos conflits d'intérêts. » [4] Selon Bernard Stiegler, la question politique et la question esthétique ne font qu'un. Ainsi le sensible est au cœur de la question politique (vivre ensemble, n'est-ce pas **sentir** ensemble) et de la question esthétique (vient du latin *aisthesis* qui signifie sensation). Bernard Stiegler nous dit que pour vivre-

ensemble, il est nécessaire de posséder un fond esthétique commun pour « sentir ensemble » et « aimer ensemble ». Or les signes produits par une ville-entreprise ne sont plus fait pour les citoyens ; ils forment une zone informelle où le citoyen n'est pas admis. Ils composent au contraire un monde symbolique uniformisé, voire interchangeable.

Le marketing territorial est un outil intéressant pour comprendre un territoire, pour prendre conscience de ses points forts et faiblesses, mais cela ne doit pas se faire sans avoir conscience de la portée politique des signes que l'on crée. Le marketing territorial est avant tout un outil pour les collectivités voulant donner du sens à leurs villes. Mais ce dispositif ne doit pas faire tomber ces collectivités dans une logique de concurrence coupée du monde citoyen.

[3] Cité dans
Ruedi BAUR
Contre le brand territorial
Lars Mullers Publishers

[4] Bernard STIEGLER
« De la misère symbolique »
Le Monde, 11 Octobre 2003

Territoires plastiques

Avec la première image, nous sommes face à une maquette de plan urbanistique de la ville de Berlin, mais si la légende ne le précisait pas, il aurait pu s'agir de n'importe quelle ville européenne -Paris par exemple-. La ville semble vouloir être organisée selon un axe central, sur le chemin de monuments glorieux : arcs de triomphes, coupes ... Ce grand axe central dessert ensuite les habitats individuels qui gravitent autour. Le quartier représenté avec la cartographie possède un fonctionnement issu de la même volonté de rationalité des déplacements. « Ce quartier de 21 hectares construit sur une grande dalle a été conçu par l'architecte-urbaniste de la reconstruction, Louis Arretche, dont le style s'inscrit dans le sillage de Le Corbusier. Les immeubles du quartier du Colombier reprennent son système « Domino ». Sur la grande dalle du Colombier siègent de nombreux immeubles formés d'une trentaine d'étages pour certains, tandis que le sous-sol abrite deux niveaux de parking et de nombreuses voies souterraines conçues pour éviter les nuisances. Cet urbanisme invite à une fonctionnalisation des circulations urbaines grâce à une division verticale : les piétons circulent sur la dalle et les automobiles dans les profondeurs. » [1] Au vu de cette maquette, il est facile de se repérer dans cette ville, tout ramène à cet axe central ; c'est une déambulation linéaire que l'on propose ici. À l'inverse, la cartographie subjective de Mathias Poisson nous amène dans un lieu singulier, habité. La maquette pré-visualise le changement d'urbanisme à venir, organisant la ville et ses flux, selon le dogme politique décisionnaire -le nazisme-

du moment. On ressent dans cette maquette le traitement plastique totalitaire du système, comme si tout devait être détruit pour être ensuite reconstruit ; pour tout maîtriser. Pour faire disparaître toutes les strates de l'histoire qui cohabitent dans une ville. L'éclairage donné par la cartographie est tout autre que la maquette froide du *Welthauptstadt*, le monde de techniciens et d'administratifs qui ont pensé la ville ne sont pas ceux qui l'ont habité et transformé. La maquette nous donne une organisation, mais la cartographie nous offre des histoires.

Deux visions de la ville sont confrontées ici, où plutôt deux temporalités. Francesco Careri du collectif *Stolker* raconte qu'à l'école d'architecture on leur a appris que la ville était faite de monuments, d'axes et de tissus. En sortant de l'université ils ont vu que la ville c'était autre chose ... C'est un peu ce que nous dit cette maquette qui montre comment la ville est pensée et cette cartographie qui montre l'expérience subjective que peuvent avoir les habitants de leur ville. « La relation à l'homme qui marche à sa cité, à ses rues, à ses quartiers, qu'il les connaisse déjà ou les découvre au fil des pas, est d'abord une relation affective et une expérience corporelle [...] Cette trame sensorielle donne au cheminement au fil des rues une tonalité plaisante ou désagréable, selon les circonstances » [2]

La maquette nous donne une organisation, mais la cartographie nous offre des histoires.



Albert SPEER et Arno BREKER
Welthauptstadt Germania,
1939, photo de la maquette

Mathias POISSON
Entre les dalles
Cartographie du quartier Colombier
Rennes, 2009

[1] Strabic
<<http://strabic.fr/Mathias-Poisson-Cartographie-les-interstices-de-la-ville>>
consulté le 30 Janvier 2016

[2] David LEBRETON
Éloge de la marche
Paris, Editions Métailié, 2012
Suite Essai

Faire parler le territoire

Mystérieux destinataires



Ces immenses dessins, qui ont été tracés dans le sol entre 500 av. J.-C. et 500 ap. J.-C., représentent des animaux et des figures géométriques de plusieurs kilomètres de long. Ils constituent une énigme par leur nombre impressionnant, leur taille et leur régularité. Les Nazca, une civilisation pré-incaïque, les ont fait apparaître

en grattant le sol. L'homme, de son point de vue ne discerne pas ses figures qui ne se révèlent que du ciel. On pourrait ainsi dire que le destinataire de ces mystérieux messages est une figure omnisciente, divine. Ces signes racontent une histoire, ils font penser à la mythologie aborigène des *Walkabout*, mot intraduisible signifiant « marcher sur » ou « marcher au sujet de ». Il s'agit d'un système de parcours grâce auquel cette population d'Australie a cartographié le continent tout entier. Chaque montagne, chaque rivière, chaque puits appartient à un ensemble d'histoire/parcours : les « voies des chants ». On pourrait imaginer ici une mythologie semblable entre cartographie du ciel (certains tracés correspondent aux constellations) et théogonie.

↑ Auteur inconnu, Géoglyphe de Nazca-Le singe
Entre 400 et 650 ap. J.C
Tracés dans la terre, 55m
Sud-pérou,



Il s'agit ici d'un témoignage photographique en noir et blanc d'une sculpture réalisée en répétant des allers-retours dans l'herbe fraîche. Richard Long est un artiste randonneur et un sculpteur de territoires. Cette œuvre naît de la marche de l'artiste dans le paysage (ici l'herbe couchée par son déplacement). « Chaque marche, bien qu'elle ne réponde pas à une définition conceptuelle, réalise une idée particulière [...]. Ainsi, chacune d'entre elles [considérée] comme art me procure un moyen idéal pour explorer les relations entre temps, distance, géographie et mesures topographiques. » (Richard Long)

Ici le message n'est pas tant adressé au divin qu'à un semblable. La trace, comme marque d'une présence passée, reconnue comme humaine suscite l'intérêt. En effet si quelqu'un est sorti du chemin c'est qu'il y a quelque chose à voir. La trace est un indice dans

le paysage pour recomposer l'histoire du précédent marcheur. On peut se demander alors ce qui fait œuvre dans cette photographie ... Il y a ainsi plusieurs niveaux : le geste sculptural de Richard Long (et, est-ce une sculpture, ou une performance ?), la photographie qu'il prend de ce moment ou l'objet-photographie qui prendrait alors le rôle du tableau.

↑ Richard LONG
A line made by walking, 1967
Photographie et crayon graphite , 375 x 324 mm



Cette installation dans le musée en plein air du Middlheim de différents blocs de pierre présentant des pictogrammes et des directions peuvent laisser le spectateur songeur ... S'agit-il d'indications réelles, après tout certains pictogrammes font sens -une lettre, une pomme, un soleil- ou bien est-on devant un message d'un Autre qui chercherait à entrer en contact avec nous? Chacun

est libre d'y faire les associations qu'il souhaite, le but recherché ne serait-il pas de nous faire rentrer dans un imaginaire, de continuer la promenade en cherchant le sens de ses signes? Le pictogramme est un code que nous savons déchiffrer mais ici, dans ce contexte, ils ne font pas sens ... Peut-être sont-ils une projection vers le futur?

↑ Matt MULLICAN
Untitled, 1993

Dalles ou blocs de pierre de dimensions variées en divers endroits du parc
Musée de Middlheim, Anvers, Belgique

Faire exister un lieu

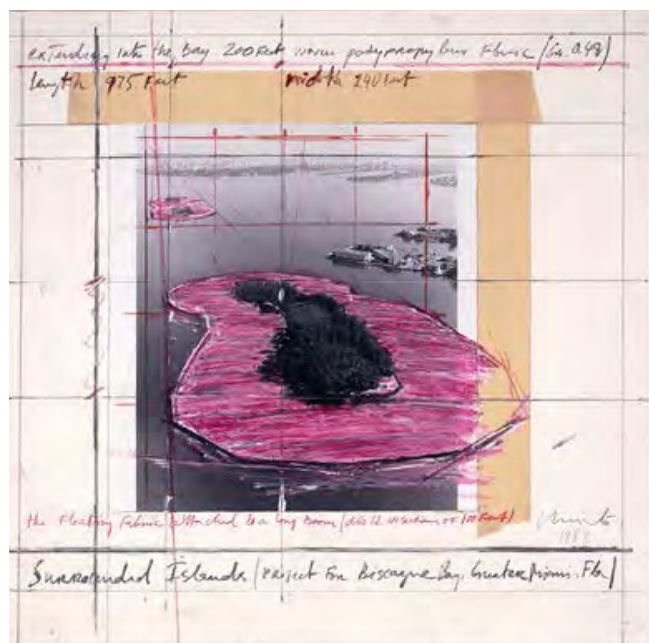


Les deux plateaux est une œuvre mise en place afin de remplacer le parking qui prenait place dans la cour d'honneur du Palais Royal à Paris. Elle est d'abord un travail in situ : elle interroge le lieu qui les accueille en proposant un contraste avec lui. On peut le voir au second plan, les couleurs chaudes du Palais Royal entrent en résonance plastique avec les bandes blanches et noires. Cependant, cette installation dialogue avec l'architecture, car elle met en place la continuité du motif, avec la poursuite du motif des colonnes de la galerie d'Orléans. Ces bandes alternées blanches et

noires de 8,7 cm de largeur servent d'«outil visuel», elles permettent de révéler les particularités du lieu ... en s'y heurtant. Ces bandes sont le langage graphique de Daniel Buren, leur présence au sein de ce lieu du patrimoine raconte la réappropriation d'un lieu par son époque.

↑ Daniel BUREN
Les Deux Plateaux, 1986

260 colonnes de marbre blanc, zébrées de noir et de tailles variées
Cour d'honneur de Palais Royal à Paris



Cette île fait partie de 11 îlots artificiels qui servaient de décharges à ordures. Elles ont été encerclées d'une ceinture de polypropylène rose fuchsia. Chacune de ces ceintures suit le contour d'une île. Elles forment ensemble une ponctuation dans le paysage. Par ce projet, Christo et Jeanne-Claude recentrent l'intérêt sur ce qui n'en avait plus : ces îles étaient des déchetteries. Par leur action temporaire, ils changent la vision qu'ont les habitants de cet endroit qui devient soudainement source d'intérêt. Les traces gardées de cette intervention sont les multiples collages créés par le couple pour concevoir le projet. Ces objets font exister ce lieu, qui avant était un non-lieu : un endroit inhabité

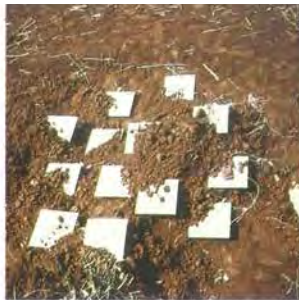
symboliquement, qui, avec ce projet retrouve une âme. De plus, ce projet remet ce lieu oublié dans le cours de l'histoire, car il pose la question du devenir de ce territoire.



Sylvie Blocher propose ici une œuvre poétique en détournant les jumelles panoramiques. On imagine la déception des touristes qui regarderaient à travers « Oh non, on ne voit rien ! ». Ce que l'on voit n'a rien à envier aux lunettes classiques pointant sur un monument ou un point de vue attendu. Ici c'est un extrait de paysage que l'on observe. On retrouve alors l'œuvre de Sylvie Blocher qui crée surtout des œuvres vidéographiques, on pourrait presque dire qu'il s'agit ici de « séquence de paysages ». En refusant la vue d'ensemble, on réduit le paysage à l'essentiel,

le détail devient alors sujet principal. Cet objet permet peut-être de toucher du doigt la possibilité de découvrir le territoire autrement, en s'émerveillant de tout et pas seulement de ce que l'on est venu voir. Le détail porte en lui une histoire : comme dans une recette de cuisine où il y a le plat et ses ingrédients.

La question de l'approche du paysage



Robert Smithon a réalisé ces photographies lors d'un trajet en voiture en Amérique centrale. On imagine qu'il dispose ses miroirs lors de ses étapes. Ils deviennent, accompagnés des textes écrits par l'artiste, le témoignage des paysages traversés lors de son voyage. Il s'agirait ici d'une approche sensible du paysage. Le miroir se fond dans le paysage mais, en formant une fenêtre ouverte sur un ailleurs, ils s'en détachent. Ni une surface, ni un lieu, les miroirs perturbent la réalité et les sens, ils nous incitent à changer de point de vue. Ils transforment visuellement le site. Ils brouillent les pistes. Ce jeu de double point de fuite fait se créer un paysage dans le paysage. Le miroir fait se côtoyer dans le même espace

temps, deux histoires différentes. Le cadrage près du sol et les miroirs reflétant le ciel nous donnent des éléments pour reconstruire mentalement le paysage dans son ensemble.



Paul-Armand Gette se situe à la frontière de l'art et de la science ou plutôt il détourne les codes scientifiques vers des procédés esthétiques. En 1972, *L'Approche descriptive d'une plage* propose des climatogrammes, diagrammes ombrothermiques et relevés de températures ainsi que l'étude du peuplement de la plage par les *Carabidae septempunctata*... Cette somme d'information bien que précise n'a aucune utilité particulière et n'amène aucune conclusion scientifique. Toutes ces données abordent la plage, endroit plutôt onirique, dans un angle strictement cartésien. Serait-ce

une manière d'interroger notre conception du monde, un monde fait de théories scientifiques et de chiffres ? Les 0 m, lorsqu'ils se trouvent sur une plage, indiquent bien l'altitude, mais cela n'est pas aussi simple car « ils sont entre des limites fluctuantes, innombrables », parfois ils sont placés n'importe où dans le paysage, ils en interrompent la continuité et posent une frontière sans savoir ce qu'elle délimite. Cette méthode analytique où tout est délimité ou rangé dans des cases met une barrière entre l'artiste et le paysage. Paul-Armand Gette agit comme si, en extrayant tous les éléments de la plage, on pouvait la reconstituer ailleurs. Si cela est peu probable, il est certain que ces éléments, dans le cadre d'un musée, nous permettrait d'imaginer cette plage, d'en reconstituer la présence.



Pour valoriser l'expérience de la marche, John Aiken propose ici un balisage pour rythmer les pas des promeneurs le long d'un sentier. De la même manière que Daniel Buren, il vient révéler les particularités du territoire en venant y insérer des éléments qui entrent en contraste avec ce dernier. Le noir et le blanc sont des couleurs qui contrastent dans la nature, avec la forme géométrique, ses modules se lisent comme une création de l'homme, tout comme les chemins.

Ici le module noir et blanc joue avec l'environnement qui l'entoure. Il est répété comme une série en différentes

variations créant la continuité par la répétition de ces éléments visuels identifiants. Ils n'ont pas un but fonctionnel, car ils n'indiquent pas de sens et ne pointent dans aucune direction mais ils marquent par leur présence que l'on passe sur un parcours prédéfini. Leur présence n'indique pas un point de vue, mais plutôt un temps à voir, ils invitent à s'arrêter pour contempler un morceau de paysage commun et pourtant rendu extra-ordinaire. On peut remarquer un point commun à ces endroits cependant, la présence de la pierre taillée, ce balisage propose de s'arrêter pour observer le temps de l'homme et le temps de la nature, à la manière d'une vanité *in situ*.

Le territoire, un enjeu politique

Explorons Natzwiller p. 32

Natzwiller est un village de 500 habitants niché au fond de la vallée de la Bruche. Il est dominé par le Struthof ainsi que par le Champ du feu, une station de ski. De nombreuses usines abandonnées attestent d'un passé industriel autour du textile. C'est un village familial, certains de ses résidents y vivent depuis plusieurs générations. D'autre se sont installés ici pour la qualité de vie : la proximité avec la forêt et l'air montagnard.

Un G.R. pour Bataville p. 39

À Bataville, la permanence architecturale de l'*Université foraine* s'est vue confier la mission d'envisager des solutions pour les usines désaffectées de la ville. La démarche est intéressante, il s'agit d'organiser des acteurs sur place ou d'en inviter pour construire les choses ensemble. L'enjeu est de tirer partie de cet espace pour dynamiser la ville et y voir vivre des initiatives.

Paysage à contempler ou paysage à vivre ? p. 42

Le C.N.R.T.L. nous propose cette définition du paysage « A. Vue d'ensemble, qu'offre la nature, d'une étendue de pays, d'une région. B. Tableau dont le thème principal est la représentation d'un site généralement champêtre et dans lequel les personnages ne sont qu'accessoires. » Le paysage semble alors relever de la nature, mais aussi de la culture car les Beaux-Arts ont participé à la construction de notre regard sur le pays comme paysage. C'est à la fois la nature qui nous offre quelque chose à l'Homme et l'Homme qui cadre la nature pour en faire une œuvre. Nous nous pencherons alors sur cette dualité entre paysage comme objet à contempler et paysage comme objet d'expérience. Nous verrons ainsi que le terme paysage ne se limite pas seulement à une vision bucolique du territoire pour ensuite nous intéresser aux implications politiques de celui-ci.

Explorons Natzwiller



Les pleins et les vides

La frontière est presque nette entre l'espace de la ville et l'espace de la forêt. « L'espace sédentaire est strié, par des murs, des clôtures et des chemins entre ces clôtures, tandis que l'espace nomade est lisse, seulement marqué par des « traits » qui s'effacent et se déplacent avec le trajet » [1] L'espace de la ville est ordonné, cadré par les rues alors que l'espace de la forêt est fluide, presque infini. L'espace construit de Natzwiller est organisé en trois axes principaux. La route principale longe la Rothaine puis deux axes parallèles remontent : la rue du Chenagoutte et la rue de l'Église.

Typologie du village

Natzwiller a la particularité d'être un village dit « en terrasse » ainsi les rues sont très pentues. Cela nécessite parfois des détours ou des ruses pour en éviter certaines. Ainsi la rue Creuse est extrêmement pentue, les riverains sont parfois obligés d'aider les voitures qui s'y engagent à passer. Le seul terrain plat du village en dehors du fond de la vallée est le parking de la mairie, c'est d'ailleurs pour cette raison que tous les enfants du village apprennent à cet endroit à faire du vélo.

Les rues sont souvent étroites, elles ont la réputation d'être encore plus étroites à Neuviller-la-roche. Sans que cela soit forcément vrai, il est très difficile d'y faire demi-tour en raison du manque d'espace qui s'y prête. Il n'y a pas de trottoirs (à aucun endroit), ce qui pourrait indiquer que la ville est plutôt pensée pour qu'on y circule en voiture plutôt qu'à pied. Les arrêts de bus sont informels, en tout cas je n'ai jamais vu de bus passer ni de personne attendre à l'arrêt de bus du centre du village qui semble abandonné.

Toutes les maisons possèdent un garage et un jardin, ils sont tous bien entretenus et se partagent équitablement entre jardins d'apparat et jardins potagers, certains possèdent des poules. J'ai pu remarquer beaucoup d'animaux de compagnie en particulier des chats qui sont plus visibles, car en liberté, les chiens sont aussi plus présents mais cloîtres dans les jardins ou dans les maisons. Nous avons pu croiser plusieurs personnes promenant leur chien.

À Natzwiller, il n'y a que des maisons individuelles, possédant au moins un étage voire deux mais c'est plus rare. Les éléments récurrents de ces constructions sont les toits en tuile rouges, les doubles volets en bois et la présence d'un mur ou plus en recouvrement hexagonal anti-vent. Le style de maison dépend du quartier : le long de la rue principale, les façades sont plus sales que dans le quartier neuf (Beverly Hills), le quartier au Nord, plus jeune a des maisons neuves au look très contemporain pour certaines.





Signalétique

Il y a deux types de signalétique à Natzwiller, une qui a été installée par le *Club Vosgien* qui a une mission de balisage des sentiers des Vosges. Est aussi présente une signalétique du sentier botanique, mais qui n'est pas très bien suivie. Pour ma part j'ai retrouvé ce sentier un peu au hasard, en essayant de me souvenir de l'année dernière. Pour mon projet il s'agira de ne pas entrer en concurrence avec ce balisage, mais plutôt d'en proposer une complémentarité.





Un G.R. pour Bataville

Comment construire un chemin ?

Bataville, comme Natzwiller, est une ancienne ville industrielle. À Bataville, Thomas Bata a construit une ville-entreprise fabriquant des chaussures, basée sur une utopie. La vie des employés était gérée par l'entreprise. Les salaires étaient plutôt hauts pour la région, mais l'entreprise en récupérait une partie, car elle possédait les logements de la ville et fournissait, via une ferme, l'épicerie du village, ce dernier vivant presque en autosuffisance. L'entreprise a aussi construit une piscine et un terrain de foot et il était bien vu d'être sportif pour décrocher une promotion dans la vie professionnelle. Aujourd'hui fermée, l'usine, qui avant organisait la vie du village, est devenue un lieu rappelant un souvenir douloureux.

Aujourd'hui l'*Université foraine* (initié par l'atelier *Construire*) a investi ce lieu sur la demande du propriétaire actuel de l'usine pour y préfigurer des projets orientés vers l'avenir.

Le *Laboratoire du Dehors* est intervenu dans le cadre de cette résidence. Je les ai aidés le temps de quelques jours à créer un G.R. Bata. Le constat de Théo Sacchi, membre de l'*Université foraine* est qu'il n'existe

pas de promenade digne de ce nom pour les habitants de Bataville. Aujourd'hui la promenade du dimanche est de faire l'aller-retour vers l'usine, un chemin sur du béton dans une zone industrielle.

Le G.R. Bata aura donc vocation à proposer un autre regard sur la ville et à valoriser le territoire. Ainsi la première version de ce sentier passe par la forêt, par l'usine puis par les « terres polluées ». Cette dernière expression désigne l'endroit où l'usine rejetait ses déchets polluants.

Liliana Motta et Camille Fréchou , du *Laboratoire du dehors* ont la volonté de travailler sur ces « terres polluées » pour les traiter grâce aux plantes et ainsi revaloriser cette partie de la ville dans laquelle personne ne va. Le parcours fait rentrer dans l'intimité de la ville, fait (re)découvrir aux habitants de nouveaux endroits. Le chemin a cette capacité de créer un rythme qui raconte la ville : usine/forêt/ville. Il crée du lien entre ses espaces si différents et les fait exister ensemble au sein de la même partition.

Le G.R. Bata aura vocation à proposer un autre regard sur la ville et à valoriser le territoire.

Le fait de se promener nous fait regarder les choses autrement, cela permet de regarder et d'apprécier le monde tel qu'il est. Dans le cadre de l'université foraine, du lieu, cela redonne des perspectives, cela permet de comprendre où l'on est pour mieux cerner l'endroit où l'on voudrait aller.

La promenade peut se voir comme un outil pour échanger, parler, raconter sur ce passé très présent à Bataville. D'ailleurs, le but de ce sentier est aussi de disséminer des

**Le chemin crée
du lien entre
les espaces si
différents et
les fait exister
ensemble au
sein de la même
partition**

lieux de rencontre, pour l'instant un vaste carré a été déblayé pour pouvoir imaginer ce que pourrait donner cet espace si les travaux se prolongeaient. La volonté des paysagistes est d'en faire un endroit de rencontre et de plaisir, avec des arbres fruitiers et des tables pour goûter ou pique-niquer. Les lieux de discussions informels sont très importants dans la vie d'une ville car ils permettent aux habitants de se croiser.

Voyager dans le temps

Parallèlement, le collectif *Formes vives* et les étudiants des Beaux-arts de Nancy ont conçu une signalétique pour Bataville. Un système intéressant a été mis en place malgré des moyens limités. Il s'agit d'un balisage multi-couches « où s'enchevêtrent plusieurs typologies d'informations : du pratique et du sensible, du présent et du passé, du terre-à-terre et de l'humour, du près et du lointain. » [1] Chaque « couche d'histoire » a reçu un code couleur spécifique : le Bataville contemporain en bleu, le Bataville à son apogée en rouge, le Bataville des enfants en violet.

[1] Source web
< <http://formes-vives.org/blog/index.php?2016/02/01/849-bataville> >
Consulté le 24 Mars 2016

↗ Archives personnelles
Bataville
Janvier 2016



Paysage à contempler ou paysage à vivre ?

Le paysage, un extrait de nature

Pour Georg Simmel, la première condition pour qu'un pays devienne paysage est « que les éléments visibles en un coin de la terre relèvent de la « nature » - éventuellement avec les œuvres de l'homme qui s'intègrent à elle - et ne soient pas des tracés de rues avec grands magasins et automobiles, cela ne fait pas encore de ce lieu un paysage. Par le terme de nature, nous entendons la chaîne sans fin des choses, l'enfantement et l'anéantissement ininterrompus des formes, l'unité fluide du devenir, s'exprimant à travers la continuité de l'existence spatiale et temporelle. » [1] Le paysage est un « acte de l'esprit » et c'est une recherche esthétique qui opère le changement entre nature et paysage. Le paysage est un morceau d'un flux beaucoup plus vaste que l'œil humain divise et recompose.

Georg Simmel introduit également le terme de *Stimmung* pour parler du paysage. Ce terme pouvant être traduit par « état d'âme » désigne cet élément singulier qui fait que des éléments disparates constituent à un moment un paysage, une unité harmonieuse. Cette *Stimmung* naît de l'homme, de son regard, de son état psychique même. Ainsi la *Stimmung* n'est pas transmissible, elle est unique. D'ailleurs ce mot allemand, intraduisible en français, porte en lui cette note de mystère, d'incertitude. On pourrait, pour illustrer ce concept, parler des peintres romantiques du 19^{ème} siècle. Friedrich, par exemple, en peignant *L'abbaye dans une forêt de chênes* exprime ses sentiments, ses états d'âme. On voit dans cette peinture que la nature est grandiose et qu'elle dépasse le peintre mais ce sentiment ne naît pas de la nature présente, elle naît du regard du peintre qui lie, par son regard, les éléments hétéroclites et singulier du territoire.

Le paysage n'est donc pas un objet neutre qui aurait sa voix propre, s'il naît du regard de l'homme alors on peut dire qu'il raconte une



↑ Caspar David FRIEDRICH
L'abbaye dans une forêt de chênes, 1810
Huile sur toile, 1,1 m x 1,71 m

[1] Georg SIMMEL,
Philosophie du paysage, dans *Jardins et paysages : une anthologie*
édit. De la Villette, coll. Penser l'espace

relation entre l'homme et la nature. Piero Camporesi, professeur de littérature italienne nous dit que : « au XVI^{ème} siècle, on ne connaissait pas le paysage au sens moderne du terme, mais le *pays*, quelque chose d'équivalent à ce qu'est pour nous, aujourd'hui, le *territorio* et, pour les Français, l'environnement, lieu ou espace considéré du point de vue de ses caractéristiques physiques, à la lumière de ses formes de peuplement humain et de ses ressources économiques. D'une matérialité presque tangible, il n'appartenait à la sphère esthétique que de façon tout à fait secondaire. » [2] Ainsi, le paysage porte l'empreinte de notre manière d'habiter le monde. Il est une œuvre de la nature et de l'homme qui y déploie ses actions. Un paysage peut être lu à la lumière de sa valeur esthétique, mais aussi des expérimentations, des habitudes, des pratiques qui y ont eu lieu.

Le paysage est donc aussi une expérience, comme « fait d'acquérir, volontairement ou non, ou de développer la connaissance des êtres et des choses par leur pratique et par une confrontation plus ou moins longue de soi avec le monde. » [3]. Le paysage quotidien façonne notre relation au monde. Peut-on dire que vivre à la ville et vivre à la campagne engage le même type d'expérience ? On n'arpente pas ces lieux de la même manière, on n'y prend pas les mêmes habitudes : il ne s'y joue pas les mêmes représentations. « Dire que le paysage est relatif à des usages, individuels et sociaux, à des pratiques ordinaires, c'est reconnaître comme paysages bien des espaces jusqu'alors délaissés et pour ainsi dire périphériques. » [2]

Le paysage porte l'empreinte de notre manière d'habiter le monde. Il est un œuvre de la nature et de l'homme qui y déploie ses actions.

[2] Citation issue de :
Ouvrage collectif, sous la direction de Jean-Luc BRISSOR
Le jardinier, l'artiste et l'ingénieur

[3] Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales

Le paysage quotidien

Selon la définition donnée par Marc Augé, un non-lieu est un espace interchangeable où l'être humain est anonyme. Il peut s'agir par exemple de friches, d'endroits abandonnés, mais aussi des parking, des zones commerciales ou tout autre type d'endroits qui ne sont pas animés. Les artistes ont été des précurseurs de la (re)découverte des non-lieux des villes. Le 14 avril 1921 eut lieu à Paris une visite organisée par le groupe Dada partant de l'église Saint-Julien-le-Pauvre, une église abandonnée en plein quartier latin. Cet emplacement a été choisi car c'est un espace près de chez soi (en plein Paris) mais qui est à découvrir, à conquérir. Cette action devait inaugurer une série d'excursion dada dans les lieux banals de la ville. La flânerie parisienne décrite par W. Benjamin est utilisée comme forme d'art permettant d'intervenir sur le lieu à révéler sans laisser de trace physique (excepté la documentation liée à l'événement.) Plus récemment, le collectif Stolker (collectif d'artistes et d'architectes italiens) travaille sur ces zones refoulées de la ville . Ils organisent de grandes marches nommées *transurbances*. Le but est de créer un autre rapport physique avec la ville pour en découvrir une autre réalité : les espaces intermédiaires. Les traces gardées de ses actions sont souvent des cartes illisibles cependant, en effet, l'expérience du marcheur face à la ville est personnelle, aucune conclusion collective n'est formée.

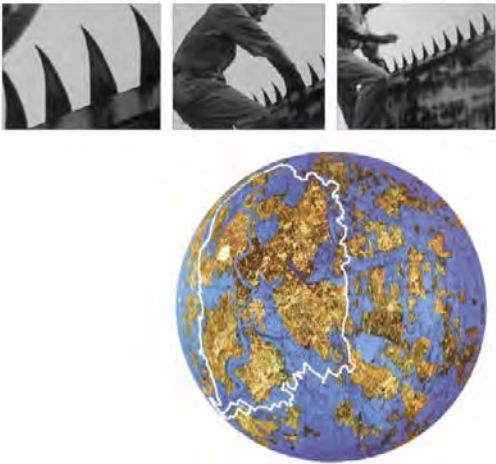
Jürgen Habermas définit l'espace public comme « une structure intermédiaire, qui assure la rencontre et la transition entre d'une part les intentions et les échelles de l'action de l'État ou de l'administration, plus généralement du système politique et d'autre part les



[2] Citation issue de :
Ouvrage collectif, sous la direction de Jean-Luc BRISSOR
Le jardinier, l'artiste et l'ingénieur

↑ Tract dada
distribué pendant la marche vers l'église Saint-Julien-le-Pauvre
14 Avril 1921

intentions et les échelles de revendications des acteurs privés. En d'autres termes, d'une part l'espace public est un espace de perception et de formulation des problèmes qui affectent la société dans son ensemble, mais d'autre part il est un espace où se forment et se structurent collectivement des thèmes et des problèmes qui sont jugés comme significatifs par tel ou tel groupe qui compose la société. L'espace public apparaît en particulier comme une structure d'apparition et de formulation, c'est-à-dire d'identification, des problèmes nouveaux.» [4] Le paysage est, on l'a vu, un espace de transition entre l'homme et la nature. Et il est aussi un espace de « formulation de problèmes » qui ont à voir avec cette spécificité du paysage comme l'endroit où l'homme peut s'observer lui-même, à travers sa manière d'habiter le territoire.



[4] *L'espace public : espace politique et paysage familier*
Jean-Marc BESSE
(CNRS, UMR Géographie-cités, Paris)
Lille, Rencontres de l'espace public,
Lille Métropole Communauté Urbaine, 14 décembre 2006

↑ Collectif Stolker
Franchissement, 1998
photogrammes extraits d'une vidéo de la transurbance de Rome
et
Planisfero Roma, 1995

Prise de conscience politique

Les enjeux esthétiques liés au paysage sont au cœur d'une réflexion politique, comme l'annonce cet extrait d'une présentation de la Convention européenne du paysage : « [Le paysage est un] élément essentiel du bien-être individuel et social et de la qualité de vie des populations, le paysage contribue à l'épanouissement des êtres humains [...] Et pourtant, les évolutions des techniques de production agricole, sylvicole, industrielle et minière, ainsi que les pratiques en matière d'aménagement du territoire, d'urbanisme, de transport, de réseaux, de tourisme et de loisirs et plus généralement les changements économiques mondiaux, ont très fréquemment conduit à une dégradation et à une banalisation des paysages. »

Comment prendre conscience de ses enjeux ? L'Observatoire photographique du paysage qui dépend du Ministère de l'Environnement nous propose un outil. En effet, il se propose de mettre en observation différents endroits sur le territoire français pour y exercer « une surveillance photographique », il s'agit de sélectionner des endroits et d'y revenir tous les ans, au même emplacement, avec le même cadrage, la même focale et si possible la même lumière pour les photographier à nouveau. Ces photographies composent alors une série. L'usage de la série photographique permet de capter les changements qui s'opèrent discrètement dans le paysage ; « [elles] permettent la lecture la plus évidente possible des changements du paysage et par extension de ceux qui en sont à l'origine. Il s'agit, par exemple, du particulier qui repeint sa façade ou qui construit une extension à son habitation, du conseil municipal qui décide d'embellir une place, de l'ingénieur qui effectue un recalibrage routier ou du législateur qui définit les règles d'application des coefficients d'occupation du sol ou des quotas laitiers » [5] Ainsi les séries photographiques annuelles

L'Observatoire photographique du paysage met en observation différents endroits du territoire pour y exercer une « surveillance photographique »

permettent de remettre à échelle humaine des réalités politiques, économiques, culturelles, environnementales, techniques ... Elles permettent l'émergence d'une conscience collective sensible par un moyen très simple et accessible.

Pour les citoyens et les élus, cet outil permet de remettre de la subtilité dans les décisions politiques. Ainsi lorsque l'on voit au fil des années les côtes bretonnes se bétonner cela nous permet d'un côté de constater le problème esthétique que cela cause et peut-être même de saisir les problèmes écologiques engendrés, mais d'un autre côté ces promenades au bord de mer sont très agréables et font désormais parties du charme de villes du bord de mer. Il ne s'agit pas de juger une décision politique mais de se questionner sur ce que l'on souhaite pour son environnement de vie. Ces séries peuvent être le témoin de prises de décisions désastreuses et peuvent servir d'arguments pour que ces erreurs ne se reproduisent pas.

Ces séries de reconductions photographiques permettent de ne plus lire le paysage comme une vision d'ensemble. En effet, on cherche le détail qui a changé, on se transforme en détective. On observe les choses en strates, ce qui change obligatoirement d'une année à l'autre, un tronc tombé, des constructions de maisons ou des changements d'enseignes, puis les changements plus profonds, plus lents comme par exemple l'inexorable disparition d'un village de montagne



[5] Caroline MOLLIE-STEFULESCO
Citée dans :
Séquence paysage n°1
Revue de l'observatoire photographique du paysage

↑ Canal d'irrigation allant de ferme Frisse à ferme Charmoutin
Photo 1 : Gérard DUFRESNE, Juin 1993
Photo 2 : Gérard DUFRESNE, Sept. 1994
Photo 3 : Olivier COMTE, Juin 1999

envahi par la forêt. Souvent ces changements plastiques peuvent difficilement se passer d'explications orales car ces paysages s'inscrivent dans la grande et la petite histoire. Ainsi dans le parc naturel des Vosges du Nord, on peut voir une forêt de hêtre dont la vue sur la vallée se bouche petit à petit par des sapins. On peut se dire que c'est la forêt qui reprend ses droits. En fait les hêtres constituent la flore qui pousse naturellement dans cette partie des Vosges, les sapins ont été implantés par les hommes car c'est un bois qui produit beaucoup. Ce n'est donc pas une forêt de naturalité mais une forêt d'exploitation qui est devant nos yeux. Comme un visage, le paysage est le reflet de son vécu : son histoire marque ses traits et des émotions passagères le traversent. « Une modification ne concernant, en réalité ou en apparence, qu'un seul élément du visage change aussitôt son caractère et son expression dans leur entier [...] aucune partie ne peut être touchée par un destin quelconque sans que, comme à travers la racine commune qui les tiendrait tout ensemble, chacune des autres ne se trouve atteinte par lui. » [6] Le paysage comme le visage se constitue dans le dialogue entre le détail et l'ensemble.

Le paysage dépasse sa simple définition pittoresque, le paysage ne se définit pas uniquement comme un espace statique mais comme un espace qui interagit avec l'homme. Paysage mouvant, vivant : l'initiative de l'Observatoire du paysage est d'observer ce changement. La photographie utilisée à cette fin lutte contre une vision carte postale du paysage. Au-delà du paysage la question posée est celle du « cadre de vie » ce qui est une question à la fois politique et sensible.

[6] Georg SIMMEL
La tragédie de la culture
 Barcelone, Rivage Poche, 2013, Petite Bibliothèque

➤ Observatoire photographique des paysages
 du Parc naturel régional des Vosges du Nord
 Site 18 (Niedersteinbach), mars 1999 et février 2004
 < <http://www.parc-vosges-nord.fr/OPP/> >
 Consulté le 15 Avril 2016



Outils le projet

La reconduction photographique p. 60

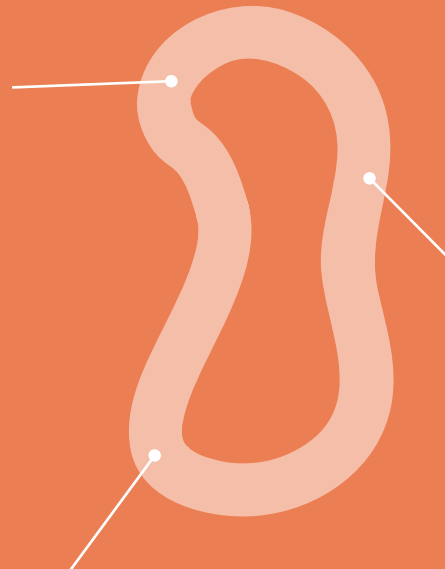
L'Observatoire *photographique du paysage*, dépend du Ministère de l'environnement et se propose de mettre en observation différents endroits sur le territoire français pour y exercer «une surveillance photographique», il s'agit de sélectionner des endroits et d'y revenir tout les ans, au même emplacement, avec le même cadrage, la même focale et si possible la même lumière pour les photographier à nouveau.

La promenade du dimanche p. 56

Une famille originaire de Natzwiller se retrouve tous les ans chez les grands-parents qui y habitent toujours. L'occasion de se retrouver entre ceux qui sont restés et ceux qui sont partis pour partager un repas et une promenade digestive sur le sentier botanique ...

Se promener à Natzwiller p. 52

Natzwiller est mon terrain d'expérimentation, j'y ai découvert et étudié les habitudes de ses habitants en terme de promenades. La marche semble être une tradition dans le petit village de la vallée de la Bruche.



Se promener à Natzwiller

Les habitants interrogés

Nadège Diercks : elle s'est installée à Natzwiller pour profiter de la proximité de la nature. Elle a choisi d'élever des moutons et des lapins dans le but de filer elle-même leur laine puis de la tricoter. Elle a adopté l'éducation à domicile pour ses deux enfants.

Éric Menault : il a vécu son enfance à Natzwiller et il continue d'y habiter avec ses enfants. Il affirme que marcher fait partie de la culture de Natzwiller. Petits et grands, il a toujours vu des gens se balader, surtout sur le sentier botanique.

Mattern Felder : il a travaillé à l'usine textile. Il est aujourd'hui un retraité dynamique. Il est très actif et s'occupe beaucoup du club de football par exemple. Il est très attaché à Natzwiller et à son histoire, car sa famille y habite depuis des générations.

Élisabeth Pétain : elle est revenue habiter à Natzwiller. Elle apprécie beaucoup la qualité de vie de cet endroit. Elle est intimement liée à la forêt dans laquelle elle va très souvent, seule ou accompagnée, se promener pour se vider la tête.

Pauline Dubrunfaut : elle est une jeune mère de famille. Elle habite dans l'ancien café du village. Maria, sa voisine, lui prête son jardin pour qu'elle puisse cultiver des légumes. Elle souhaiterait mettre en place une association de parents d'élèves et recherche des personnes pour l'aider.

➤ Archives personnelles
Histoires pas-à-pas



Entretien avec les habitants du village

Le point commun de tous ces entretiens c'est que le sentier botanique est cité spontanément par tous comme le premier lieu de promenade. Le sentier de la Serva est aussi parfois cité, mais toujours après. Le sentier botanique est le plus fréquenté et ce, pour plusieurs raisons. Il est proche, voire très proche de la ville, en quelques pas les gens sont dans la forêt. C'est également un sentier facile, avec peu de dénivelé. C'est un sentier «modulable» : il y a une grande boucle et une petite boucle avec de nombreux raccourcis, tout cela permet d'adapter la promenade à ses envies et besoins. Par exemple, Éric Menault raconte que souvent il part marcher avec sa famille mais que ses enfants les quittent avant et prennent un raccourci qui redescend en ligne droite à leur maison. Il raconte aussi que ce sentier possède des paysages variés, il a l'impression d'être parfois dans les Alpes, parfois dans les Pyrénées. Le sentier traverse la forêt, des paysages de crêtes, de prairies, ...

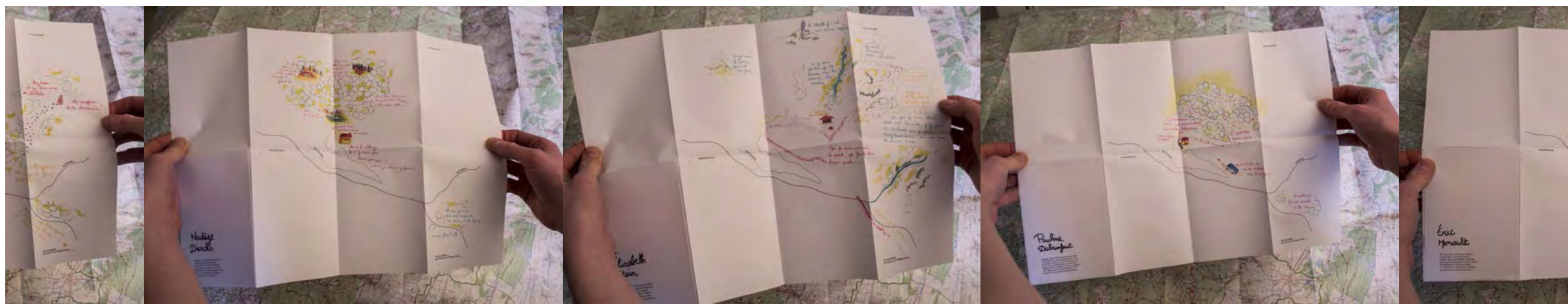
La marche semble être un mode de vie à Natzwiller, tout le monde marche et les sentiers sont très fréquentés. Il y a plus de monde sur les sentiers de forêt qu'en ville car il n'y a pas grand-chose à y faire. C'est sur les sentiers que les gens se croisent et se rencontrent. La promenade est culturelle à Natzwiller, les familles, les couples, les personnes âgées et les adolescents marchent et utilisent ce fameux sentier botanique. Ce sentier a été créé il y a quelques générations maintenant et il a bien changé avant les arbres étaient moins hauts et des bancs avaient été installés pour profiter de la vue, points de vue aujourd'hui bouchés par les sapins.

Cartographies

J'ai fait des cartographies à partir de ces entretiens :

Les cartes issues de ces entretiens montrent bien les différents usages qui peuvent se superposer sur un même lieu, les différentes projections qui cohabitent pour un même espace. Ces cartes complètent et enrichissent les cartes classiques, car elles ne montrent pas l'espace tel qu'il est, mais tel qu'il est habité. Des voyages se dessinent alors, sous les pas et les mots de la personne du conteur improvisé.

Ce concept de «géographie humaine» à été inventé par Jacques Levy et est appelé la «co-spatialité». Ces cartes font apparaître différentes couches de spatialité : elles permettent de voyager entre elles. Il s'agit de faire partager son expérience *in situ* : Mattern Felder est fasciné par les animaux qui passent par la forêt, les enfants de Nadège s'arrêtent jouer à côté du réservoir, car il y a du sable, Élisabeth Pétaïn se promène en hors-piste, seule, dans la forêt ...



La promenade du dimanche

2013

Après un repas copieux bien arrosé arrive la tarte d'Agathe, la compagne de Théo, servie avec le café. Après le digestif, tout le monde s'affaire ensuite à débarrasser la table, Mamie Rolande propose alors à la cantonade d'aller se promener. La scène qui suit est invariablement la même, les adultes commencent mollement à se lever pendant que les enfants continuent de jouer comme si ne rien n'était. Mais ce rituel n'est pas optionnel. Eux, semblent absorbés par leur discussion où il est question de Guillaume, qui est un sportif comme son père et de Lou qui n'est toujours pas propre.

Le groupe d'enfants commence sérieusement à traîner des pieds ... Guillaume s'arrête, bientôt imité par Adrien, Augustin puis Lise, qui veut faire comme les grands. Murielle, les encourage « Allez les enfants, faites un effort, c'est très bon de prendre l'air à votre âge » puis voyant que cet argument n'a pas l'air de les toucher « Encore ... six sapins et vous pourrez rentrer par le raccourci ! »

Les quatre enfants commencent alors à marcher plus vite et arrivent avant les adultes devant le petit chemin qui redescend dans la vallée. Théo, son mari, en profite pour tester les connaissances en botanique de son aîné : « Guillaume, à quelle famille d'arbre appartient le sapin ? », ce dernier commence à articuler une réponse mais il est pris de cours par son frère cadet, Adrien, qui répond, fier de lui : « Un résineux, c'est la famille des résineux ! ». Augustin, le cousin de Strasbourg, ne veut pas être en reste et ajoute : « Le sapin de Noël de Strasbourg il est beaucoup plus grand que celui là et il vient de Russie même ! » Piqué de chauvinisme, Guillaume, Adrien et Lise commencent à prendre la défense des sapins de la vallée de la Bruche, mais ils se font interrompre par leur mère, Murielle « Bon, les enfants, votre grand-tonton, Pierre, va redescendre à la maison avec vous ! »

En descendant le chemin, Pierre se penche par terre pour montrer à ses petits-neveux et nièce un petits tas de boules marrons foncés « Vous savez ce que c'est ? » Guillaume s'écrie « C'est des caca de lapin ! », Pierre le reprend « Non, le lapin c'est plus petit que cela, ici c'est un chevreuil qui est passé par là ! » Augustin prend peur, c'est le

première fois qu'il a un contact avec un chevreuil d'aussi près « Mais c'est dangereux un chevreuil, non ? ». Après qu'Adrien le rassure et lui dise que le chevreuil est un animal herbivore et qu'il a peur des humains, que Lise ait surenchérit « Moi, avec papa, j'en ai vu en vrai mais il est parti après », la petite troupe se remet en marche le long du petit chemin de terre.

« Au fait, je ne sais pas si vous savez les enfants mais ce chemin est assurément la meilleure piste de luge du village ! Et ça se transmet de générations en générations ! C'est moi qui l'ai montré pour la première fois à Murielle et à François. Si vous saviez le nombre de fois où ils sont revenu avec des bleus ces deux là, surtout ton père, Augustin, c'est un vrai casse-cou ! J'essayerai de vous retrouver des photos, tiens »

Vers la fin du chemin, Pierre remarque un tas de grosses bûches. « Tiens, ce doit être au garde forestier ..., se dit-il » Il regarde ses petits neveux et enchaîne « Vous voyez ces bûches là, si un jour vous voulez construire une cabane dans les arbres, c'est exactement ce genre de bois qu'il vous faut ! » Puis une idée germe dans sa tête, « Vous savez, le garde forestier c'est un peu un ami à moi, je pourrais peut-être lui demander ce qu'il compte en faire et peut-être qu'il nous les donnerait pour faire une cabane ... » Devant l'enthousiasme général, il nuance « Bon il faudrait que votre père soit d'accord parce que moi ce n'est plus trop de mon âge, mais vous savez j'adorais ça, moi, les cabanes. Vous voyez là-haut, cette forêt de sapins ? La plus belle cabane que j'ai construite c'était là ! »

2014

Le repas est, comme chaque année, copieux et délicieux. C'est Agathe qui à une fois de plus fait le gâteau, une tarte au citron meringuée. Mamie-Rolande propose du café et une tisane aux plantes du jardin, en l'occurrence, thym, queues de cerise et chèvrefeuille. Agathe, toujours curieuse de nouvelles expériences culinaires s'enquière de la manière de confectionner ces tisanes. Rolande, ravie lui explique tout le processus, les ingrédients possibles, les différentes manières de les sécher et l'art d'associer les parfums. Elle lui montre aussi son livre sur les plantes comestibles et lui explique qu'elle ramasse parfois ses ingrédients dans la forêt mais qu'il ne faut pas se tromper ! Par exemple si les baies de chèvrefeuille sont toxiques mais les feuilles et les fleurs sont excellentes en tisanes. Elle lui propose donc de mettre à profit la promenade sur le sentier botanique pour un cours pratique. Elle émet même l'idée de changer de chemin et d'aller sur celui de la Serva car il y a de l'ail des ours à un endroit (à ne surtout pas confondre avec le muguet !) mais Jean son mari ainsi que son beau-frère Pierre lui font remarquer que ce sentier est trop pentu pour eux et qu'en plus c'est un aller-retour et pas une boucle et qu'il n'y a rien de plus désagréable que de revenir sur ses pas. Toute la famille se dirige donc vers le sentier botanique.

Arrivée à l'orée de la forêt, les enfants semblent plus détendus peut-être parce que Guillaume a lancé un chat perché et qu'ils sont actuellement en train de courir partout. Peu après, Murielle appelle ses enfants et leur signale que leur grand-oncle Pierre veut bien redescendre à la maison pour les accompagner par le raccourci et qu'ils peuvent le suivre s'ils veulent ; c'est ce qu'ils font d'habitude mais là ... Guillaume s'est exclamé : « Non, on veut montrer notre cabane aux cousins ! ». « On l'a construite avec papa s'exclame Adrien ». La cabane fait de l'effet aux cousins, Augustin semble pressé d'y monter, Lou essaie de le suivre mais se fait repousser car « C'est pour les grands ici ». Les enfants jouent et les adultes piétinent en les attendant, Guillaume explique à son beau-frère Théo comment il a fait la cabane en précisant qu'il en faisait tellement étant jeune que c'est un spécialiste !

Papi-Jean en profite pour s'asseoir sur le banc, à côté du chemin. Il regarde ses petits-enfants jouer dans les sapins. Ils se rappellent qu'avant, quand il était jeune, ces sapins n'étaient pas là et que le banc sur lequel il est assis donnait sur une superbe vue de la vallée, les amoureux allaient souvent ici pour cela d'ailleurs.

Devant l'insistance des adultes, les enfants s'arrachent à leur jeu - les chevaliers qui défendent leur forteresse contre des méchants imaginaires - « On peut rentrer ? » demande Adrien, « Mais le raccourci est passé, et puis on y est presque, on va jusqu'à la maison du chasseur et on redescend ! »

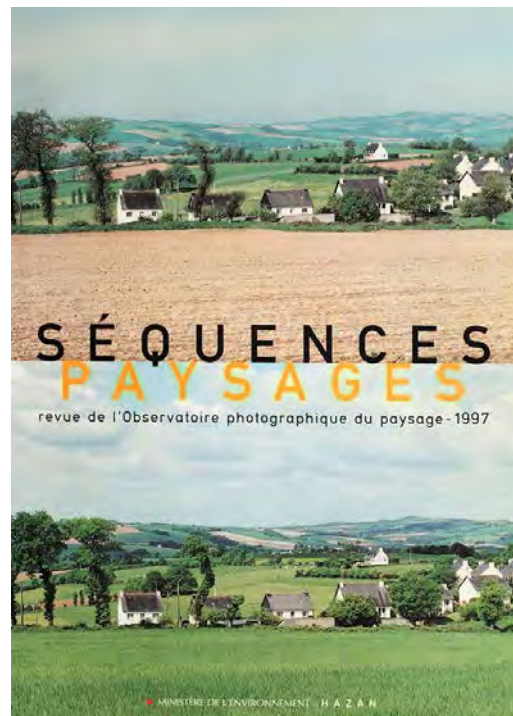
« Vous voulez que je vous raconte l'histoire du chasseur qui habitait dans cette maison ? » demande Pierre « Qui ? C'était qui ? », demande Guillaume « C'était un ami à moi, un camarade de classe, son père, qui était chasseur lui a appris à chasser et il l'accompagnait mais un jour, il a voulu aller chasser le dahut ... Le dahut c'est un animal très mystérieux, personne ne l'a vu, on sait juste qu'il est très grand, qu'il est très dangereux et la légende dit même qu'il cracherait du feu ... Tout ceux qui sont partis le chercher ne sont jamais revenus et mon ami n'a pas fait exception ... Il s'était installé dans cette maison pour pouvoir le guetter jour et nuit ... Depuis ce moment on dit qu'il est mort et que son fantôme continue de hanter cette maison ! » Les enfants semblent effrayés, surtout les plus jeunes ... Ils s'approchent de la maison et en font le tour, l'explorent avec méfiance ... Murielle les hèle tout en pointant une trace de sangliers dans la boue, « Regardez-les enfants, je crois que c'est une trace du dahut, n'est-ce pas Pierre ? » « Oula, oui Muriel, sans aucun doute il est passé par là, aucun animal ne fait cette trace ... »

La reconduction photographique

Revue Séquence-paysage

Comme nous l'avons déjà vu, l'*Observatoire photographique du paysage* se propose de mettre en observation différents endroits sur le territoire français pour y exercer «une surveillance photographique», il s'agit de sélectionner des endroits et d'y revenir tout les ans, au même emplacement, avec le même cadrage, la même focale et si possible la même lumière pour les photographier à nouveau. On pourrait dire que l'observatoire a fait naître une discipline en soi, avec règles (on précise dans l'ouvrage la manière exacte de bien prendre une photographie pour ce contexte, jusqu'à même préciser la manière de nommer le fichier en post-production) et vocabulaire spécifique (on parle ainsi de «reconduction photographique»)

La photographie est un médium aux caractéristiques ambivalentes qui convient bien à ce genre de travail, elle est d'une précision scientifique redoutable. Elle ne ment pas, mais en même temps elle porte en elle le regard et la sensibilité plastique et émotionnelle du photographe qui choisit l'image : il met des choses dans le cadre et en omet certaines. «Il y a non seulement la dimension documentaire, mais aussi le côté intuitif et motivé du regard de l'artiste, c'est le mélange des deux qui est intéressant» [1] La photographie est un travail scientifique et artistique à la fois, «une image photographique est à la fois un document et une fiction» [2]. Ce médium joue de cette ambiguïté : elle authentifie et matérialise la réalité, mais ne reste-elle pas une représentation ?



↑ Couverture de :
Séquence paysage
Revue de l'Observatoire Photographique du
paysage (n°1)
Paris, Hazan, 1997

Ces séries racontent plein d'histoires différentes : certaines permettent de remettre en perspective des idées reçues : la montagne bénéficie «d'une image d'éternité immuable» et parfois les gens pensent qu'autrefois «la campagne était en équilibre harmonieux» et qu'aujourd'hui le paysage est «dégradé» ce qui n'est pas forcément vrai. Sur certaines séries, on peut observer que rien n'est perdu pour sauvegarder les paysages : sur une route bétonnée, quelqu'un a décidé de replanter des arbres et ainsi d'avancer l'orée de la forêt de quelques mètres. Sur une autre on observe une route fraîchement bétonnée qui au fil des ans cicatrise de ses blessures. On peut, au fil des séries, observer l'extraordinaire résilience de la nature et s'étonner de sa malléabilité.

Les séries photographiques permettent l'émergence d'une conscience collective sensible par un moyen simple et accessible.

La décision, présente dès 1989, de l'*Observatoire* de faire appel à des artistes de «haut niveau» (sic) - comme Raymond Depardon - n'est pas sans conséquences sur le projet. «Ce que l'on doit aux photographes, c'est d'avoir pris des clichés sous un angle, dans un cadrage que n'aurait pas eu l'idée de prendre un technicien ou un paysagiste. Ils ont osé photographier des fragments de paysage d'une banalité extrême, d'une médiocrité insoutenable. Ils représentent ainsi l'état de nos paysages et révèlent les conséquences sur le terrain des décisions politiques, de l'application des règlements ou du non-respect des lois et surtout des négligences absurdes, pour ne pas dire stupides, aux effets ravageurs» [3]

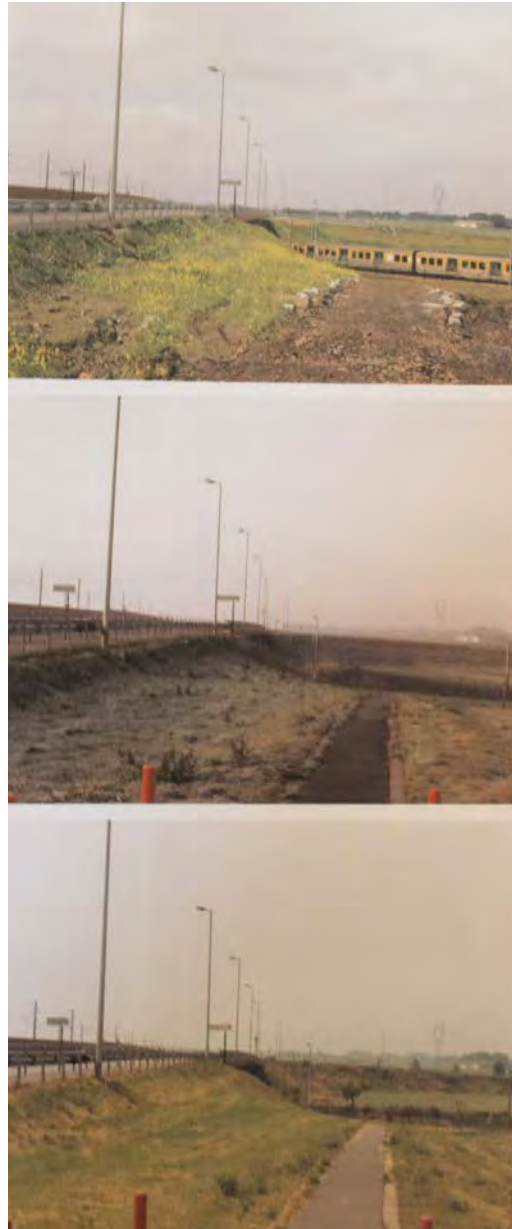
L'*Observatoire* s'étonne que ce procédé sériel n'ait pas été pensé avant, car c'est une technique simple de mise en place et efficace de résultat. Il est question dans ce travail de la mémoire de ces lieux que l'on connaît sans les reconnaître tout à fait. Pour conclure cette revue, Véronique Ristelhuber annonce : «une photographie est toujours plus saisissante qu'une description, si complète et si détaillée qu'elle soit, elle apporte au débat un témoignage d'une valeur incontestable ... La

[1] Daniel QUESNEY *

[2] Dominique AUBERBACHER *

simple comparaison de ces images donne la mesure exacte des progrès accomplis et de ceux qu'on est en droit d'espérer pour l'avenir» conclut cet ouvrage. La lecture de cette revue m'a beaucoup aidé dans l'écriture de mon mémoire et dans l'imagination de mon projet

Du point de vue du mémoire, il m'a aidé à articuler les notions de la marche, du politique et de la narration. La marche est un moyen qui permet de découvrir des paysages et ses paysages sont plastiques c'est-à-dire qu'ils possèdent des caractéristiques plastiques que l'on peut juger, comparer et apprécier. Il est alors question de ce que la marche peut nous enseigner sur le monde dans lequel nous vivons. Du point de vue du projet, je vois un écho vers le projet d'Elora Vix. Car la reconduction photographique est un outil facile d'accès pour observer les effets de décisions politiques sur un territoire.



[3] Jean CABANEL *

* Cité dans :
Séquence paysage n°1
Revue de l'observatoire photographique du paysage

↑ Seclin, voie ferrée régionale D 925 et TGV
Photo 1 : Juil.1993, Dominique AUERBACHER
Photo 2 : Nov. 1996, Olivier COMTE
Photo 3 : Juin 1999, Olivier COMTE

Le reconduction photographique, un outil de transmission du territoire

C'est un outil de mesure sensible de décisions qui pourrait être utilisé dans le cadre d'une agora. Je pense développer mon projet autour de cela. La photographie est accessible au plus grand nombre et c'est aussi le cas de la marche, ce sont des moyens simples pour que les citoyens participent au débat. Il pourrait s'agir de notice pour expliquer le protocole de prise de vue ; mais aussi des proposition de sentiers avec des possibilités de (re)prises de vue (avec une signalétique pour ses endroits).

Il y a aussi toute la question de la manière dont on montre toutes ces reconductions photographiques pour découvrir ce qu'autrement nous n'aurions jamais vu et de la manière dont on enrichit puis traite ces informations. On pourrait ainsi voir apparaître des notifications complémentaires telles que les informations de type botanique, une mesure des distances à pied, voire des notations plus spécifiques comme les odeurs, le bruit, le toucher de la terre sous ses pieds, la température, la texture de la lumière.

Il s'agirait aussi de favoriser l'initiative citoyenne, de participer soi-même, planter ou nettoyer et d'observer les conséquences de ses actes, de faire observer son travail. Comme le dit David Quesnay, les images produites nécessiteront des clefs pour être comprises, on peut alors imaginer un partenariat avec l'école : des cours de géographie (géo, la terre et graphie, la trace/le dessin)

La reconduction photographique sert de relais entre présent et futur : la photographie est prise aujourd'hui, mais elle nous paraît banale, quelconque. Mais elle est le témoin d'un moment qui bientôt n'existe plus ... Et c'est donc le temps qui ferait sa préciosité. Le parc naturel des Vosges du Nord est constitué de plus de 100 communes ayant signé la Charte. Il se situe à cheval sur le département de la Moselle et du Bas-Rhin. L'Observatoire Photographique du Parc national des Vosges du Nord a été mis en place en 1997, il comptait au départ 60 points de vue. Il y a en aujourd'hui plus de 120 : ils ont été enrichis avec de nouvelles problématiques comme des monuments marquants typiques de la région comme les verrières.



Entretien avec Romy Baghdadi, paysagiste chargée de la reconduction photographique dans le *Parc naturel des Vosges du nord*.

Romy Baghdadi, paysagiste, est chargée de valoriser ce fond de reconductions photographiques. Un travail de rangement avait déjà été fait par type de paysage (de montagne, agnaire, de ville ...). Cependant, elle a re-commencé un travail de classement par problématiques pour plus de souplesse et de dynamisme. Il y a donc sept thématiques : Le paysage comme ressource (agriculture, exploitation forestières, énergies ...), le paysage des monuments marquants (ruines, calvaires ...), la place de l'eau dans les paysages, le paysage de déplacement et d'infrastructure (autoroutes, voies ferrées, routes ...), paysages de nature et de biodiversité (naturalité des forêts, étangs, roselières, vergers traditionnels ...), les paysages habités (constructions, centre-village ...) et les paysages de lieux emblématiques (vallées ouvertes, paysage type « carte postale » ...)

Ce classement permettra de pouvoir mettre en perspective les séries entre elles. Ainsi, dans les séries de la série sur la place de l'eau dans les paysages, pouvoir lire plusieurs séries ensemble permet de voir le cycle de l'eau dans son ensemble : « pour pouvoir comprendre ce qui se passe avec l'eau en centre-bourg, il faut la mettre en perspective avec les photos d'avant et d'après pour comprendre que les dynamiques de renaturation des cours d'eau sont globales »

De 1997 à 2017, l'objectif est de mettre en avant les changements. Romy Baghdadi a sélectionné dans certaines séries trois photographies pour être représentatif. Elle a également commencé à travailler sur des schémas : le but étant d'arriver à nommer les choses et en un clin d'œil de saisir ce qui a changé en fonction de la problématique. Il s'agira par la suite de faire des schémas prospectifs : l'idée est de

voir où on veut aller et de chiffrer : dans quelle temporalité ? À quelle échéance ? Quels sont les moyens nécessaires (humains, financier ...) Plus encore, Romy Baghdadi aimerait travailler sur la manière de passer de la photographie au plan. « L'idée serait de dire, voilà mon paysage rêvé. Maintenant qu'est ce que je mets en place pour y arriver, on déplie, on repasse en plan et on étudie quelle sont les répercussions, quelle surface, quel acteurs, ... En croisant les disciplines » Aujourd'hui, lorsqu'un projet est créé, on fait un plan, mais est-ce que cela suffit à se représenter ce que l'on aura comme paysage à la fin ?

On voit bien sur ces séries l'impact très direct des décisions politiques sur le paysage. Cependant, si les élus peuvent lire ce type d'images, car ils connaissent leur territoire et son histoire, ce n'est pas le cas des habitants : il manque des clés pour rendre accessible ces images. D'ailleurs Romy Baghdadi a esquissé un outil multimédia sous forme d'arborescence pour faire de la pédagogie auprès du grand public. Pour l'instant il n'y a pas vraiment eu de confrontation entre ces photographies et les habitants.

Du côté des élus, à part ceux qui sont dans le comité de pilotage, personne ne s'empare pas de ces données. Pour l'instant ce n'est pas un outil, mais cela va peut-être le devenir. Romy Baghdadi a sélectionné quelques photographies pour les présenter à un P.L.U. (Plan Local d'Urbanisme) prochainement. L'objectif est de cerner les lieux à valoriser, ceux qu'ils trouvent banals ou qui sont peu appréciés et de se demander pourquoi.

Le but n'est pas de juger mais d'identifier ce qui plaît, ce qui plaît moins, ce qui est nécessaire ... Il s'agit de travailler sur le paysage quotidien, de se poser des questions. Aujourd'hui, ce n'est que le début d'une vraie réflexion sur la planification et la programmation à l'échelle du territoire. « Cela n'empêche pas de faire les choses, mais de se questionner sur comment on les fait »

« Je sais qu'il y a des élus, parfois, qui trouvent que les photos ne sont pas belles ou que les sujets traités ne sont pas dignes d'intérêt, il y a des photos de naturalité, mais il y a aussi des photos plus banales comme les centre-village ou les zones commerciales. » « Sauf que ce sont des lieux qui sont aussi habités : il y a des gens qui travaillent, il y a du public et des clients qui sont accueillis et ce sont des lieux qu'ils ne faut pas banaliser à mon sens mais, qu'il faut traiter comme des lieux où l'on habite, même sur une temporalité plus courte pour qu'ils restent qualitatifs et qu'ils soient à l'image du territoire et de ce que l'on a envie d'envoyer comme vitrine. Il faudrait que cela soit plus qualitatif mais que cela coule de source puisque c'est un lieu où l'on vit ». Le paysage c'est la « partie visible de la culture des gens : comment tu habites, comment tu construis, comment tu gères tes ressources »

Synthèse

Je souhaiterais décliner mon projet en trois parties. Tout d'abord j'aimerais créer des outils permettant de découvrir Natzwiller autrement. Cartographies ou jeux, il s'agira de valoriser le village et les sentiers alentours pour y dérouler une histoire. Natzwiller pourra redevenir un terrain de découverte et d'exploration pour ses habitants.

Ensuite, je poursuivrai par la conception d'outils *in situ*. Une signalétique pourra tisser des liens entre passé, présent et futur à Natzwiller pour accepter le passé et inventer l'avenir. D'ailleurs des outils permettront d'observer le paysage autour de soi et de dialoguer avec lui en le découvrant d'abord et en le transformant ensuite. J'aimerais exploiter le système de la reconduction photographique comme outil de découverte du territoire. Je souhaiterais proposer un système pour encourager les citoyens à prendre ces photographies en choisissant l'endroit. Il s'agira ensuite de valoriser ces images pour qu'elles deviennent un outil pédagogique.

Bibliographie

Ville

Italo CALVINO
Les villes invisibles, 3e édition
Paris, Seuil, 1996.
Collection Points

Ruedi BAUR, Sebastien THIERY
Contre le brand territorial, sur la misère symbolique des systèmes de représentations des collectivités territoriales.
Zurich, Lars Müller Publisher, 2013

Fransesco CARERI
Éprouver le territoire [en ligne]
<<https://www.youtube.com/watch?v=41unBXhXPRo>>
Visionnée le 28 Décembre 2015

Stratégie d'orientation
Étapes n°223, Paris, SAS, 2015.

Paysage

Jean-Marc BESSE
(CNRS, UMR Géographie-cités, Paris)
L'espace public : espace politique et paysage familial
Lille, Rencontres de l'espace public, Lille Métropole Communauté Urbaine
14 décembre 2006

Ouvrage collectif, sous la direction de Jean-Luc BRISSOR
Le jardinier, l'artiste et l'ingénieur

Georg SIMMEL
La tragédie de la culture
Barcelone, Rivage Poche, 2013, Petite Bibliothèque

Ministère de l'environnement,
Séquence paysage
Revue de l'Observatoire Photographique du paysage (n°1)
Paris, Hazan, 1997

Observatoire photographique des paysages
du Parc naturel régional des Vosges du Nord
<<http://www.parc-vosges-nord.fr/OPP/>>
Consulté début 2016

Marche

Franscesco CARERI
Walkscapes, La marche comme pratique esthétique.
Arles, Edition Jacqueline Chambon, 2013. Collection Rayon Art

LEBRETON David
Marcher, éloge des chemins et de la lenteur
Paris, Editions Métailié, 2012. Suite Essai

LEBRETON David
Éloge de la marche
Paris, Editions Métailié, 2012. Suite Essai

Langage visuel

Ruedi BAUR
Les 101 mots du design graphique
Paris, Archibook, 2013, Collection les 101 mots

Ruedi BAUR,
De la norme au langage visuel
Colloque « Edit! » organisé par l'Ecole des Beaux-arts de Bordeaux, 2009
Vidéo disponible via le webzine rosa b sur le site www.dailymotion.com

Jerome BRUNER
Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?
Paris, Retz, 2010. Collection Petit forum

Bernard STIEGLER
« De la misère symbolique »
Le Monde, 11 Octobre 2003

Anne Régnauld
Design de service
Spécialité Graphisme
DSAA In situ Lab